

Grand Paris

ORIENTATION

L'établissement Etre permet à des élèves décrocheurs de découvrir des professions liées à la transition écologique

Au fond de la cour de l'ancienne fac de Censier, trois vélos patientent, suspendus sur des tréteaux. D'autres sont sagement rangés contre la façade vitrée du bâtiment. Autour d'eux s'affairent plusieurs jeunes et leur formateur, Nicolas Mulet. Sidoine fait tourner du bout des doigts le pneu arrière d'un VTT noir. Élodie observe les câbles de frein. En ce doux après-midi printanier, les élèves de l'École de la transition écologique (Etre) appliquent leurs savoirs en mécanique vélo acquis quelques jours plus tôt, tout en rendant service aux utilisateurs du tiers-lieu Césure qui héberge leur école.

Depuis la mi-février, neuf Parisiens âgés de 16 à 23 ans, ni en emploi ni en formation, ont rejoint un cursus de dix semaines pour tenter de reprendre pied en découvrant des métiers « verts et verdissants ». Allier réinsertion et sensibilisation à la transition écologique, telle est l'ambition des 11 écoles de la transition écologique implantées en France – la première est née en 2017 en Haute-Garonne. Elles s'appuient sur le constat de l'Ademe qui affirme que 1 million d'emplois liés aux enjeux écologiques seront créés d'ici trente ans.

Mécanicien cycles, menuisier en économie circulaire, installateur de panneaux photovoltaïques, maraîcher, maître composteur... Les débouchés sont divers. « L'enjeu est de leur montrer qu'on peut faire de l'écologie en milieu urbain. On leur présente des options viables. Et on les fait pratiquer pour éviter des désillusions », détaille Marine Weller, coordinatrice de l'école parisienne et l'une des quatre salariés de la structure ouverte début 2021.



Une école des métiers verts au cœur de Paris

À Etre, le « faire » constitue le cœur du projet. Aux notions théoriques enseignées dans la lumineuse salle de classe succèdent des ateliers pratiques et des visites d'entreprises. « En rencontrant des professionnels, ils peuvent se projeter plus facilement dans un environnement de travail et visualiser une journée type », argumente Marine Weller.

À l'instar de l'après-midi réparation vélo à Césure, chacun des thèmes est conclu par une mise en situation professionnelle. Lors du module consacré à l'écoconstruction, les neuf élèves bâtiront par exemple une pergola en bois pour

« L'enjeu est de montrer aux élèves qu'on peut faire de l'écologie en milieu urbain »

Marine Weller, coordinatrice d'Etre

l'association Aurore, qui lutte contre l'exclusion. « On répond à des commandes de partenaires. En plus de servir notre autofinance-

ment, ces chantiers valorisent les jeunes et l'apprentissage du travail en groupe », justifie Marine Weller.

Pour convertir un intérêt naissant en réinsertion, les vendredis sont consacrés à l'accompagnement socioprofessionnel sous la houlette de Pauline Rouillé. Un suivi tant collectif – à base de débats, visites d'expositions, rédaction de CV, fiches métiers... – qu'individuel. « Ces ateliers nous font réfléchir et prendre du recul », salue Élodie, qui envisage de s'inscrire « plus tard » dans un BTS agricole. « Très intéressée par l'écologie », la jeune femme de 22 ans aux cheveux méchés de vert fluo a intégré

Etre est hébergée sur l'ancien campus de l'université Censier-Daubenton, dans le 5^e arrondissement.

ETRE PARIS

Etre pour « d'abord reprendre une formation dans un cadre bienveillant », après une dépression qui l'a contrainte à interrompre ses études.

Lancée par Nicolas Mulet, directeur d'Etre Paris et parallèlement professeur de l'Éducation nationale, l'antenne parisienne a déjà accueilli plus de 70 décrocheurs dans ses parcours de préqualification de trois mois et ses stages de remobilisation d'une à quatre semaines. Des dispositifs gratuits grâce au soutien de financeurs publics (préfecture de Région, Ville de Paris) et privés (fondations, agences de la biodiversité...). À leur sortie, 70 % des élèves ont repris des études, décroché un emploi ou bien sont entrés en formation, alternance, apprentissage, stage ou service civique.

Tom a bénéficié des deux dispositifs d'Etre en 2021. Concentré, il actionne la pédale de l'un des vélos suspendus et tend l'oreille. En quelques minutes, il pose le diagnostic. « Bon, ça va, on voit qu'il en sait plus que quand il était chez nous », le taquine Nicolas Mulet, ravi d'être assisté par son ancien élève désormais en CDI chez Velogik, société de réparation de vélos. « Je n'ai pas passé le bac. Et plutôt que de ne rien faire, je suis venu à Etre. Puis, à force d'entendre les camarades me dire que j'avais un truc avec le vélo, je me suis inscrit à une formation de trois mois de mécanicien réemploi cycles chez Solicycle, retrace le garçon de 19 ans, encore loin de se figurer le chemin parcouru. Ici, on rencontre plein de personnes inspirantes et on nous offre beaucoup d'opportunités. » ●

ANAÏS BROUSSEAU

Se reconstruire après un cancer à la Maison Noé

SANTÉ Dans le 17^e, ce nouveau centre regroupe tous les soins secondaires aux traitements oncologiques, notamment la médecine réparatrice

Un faux cerisier du Japon apporte une touche fleurie dans la salle d'accueil aux murs clairs; des photos de paysages lointains ornent les murs. Tout a été fait pour que la Maison Noé*, institut pour la prise en charge des effets des traitements oncologiques, dans le 17^e, ne rappelle pas l'ambiance de l'hôpital.

Marianna (le prénom a été changé), une habitante de l'Essonne, en a poussé la porte dès l'ouverture, fin février. Cette femme de 58 ans a été opérée d'un cancer du sein. « J'ai trouvé là tout ce qui me manquait pour me reconstruire au niveau physique et psychologique », témoigne-t-elle. Ce cocon sans personnel en blouse est très apaisant. » Après la chimiothérapie, sa tignasse couleur châtain a repoussé de façon clairsemée.



La salle d'accueil de la Maison Noé, dans le 17^e arrondissement. MAISON NOÉ

Cette employée en parfumerie a reçu une greffe de cheveux. « Ce n'est que de l'esthétique, mais c'est si important. La Sécurité sociale donne droit à une prothèse capillaire par an, qui s'abîme vite. J'ai pensé aller

en Turquie! » L'intervention, toute une journée, coûte 5 000 euros.

Marianna n'a réglé que 1 500 euros, de façon échelonnée. « Nous pratiquons la modération lucrative : l'intérêt du patient doit

prévaloir sur l'aspect pécuniaire », souligne Manon Rouas, psychanalyste et cofondatrice de cette association avec Olivia Maison et Gustin Hocine. Il reste néanmoins important de financer sa guérison, même au minimum, dans l'idée de se donner de la valeur à soi. » Après un premier rendez-vous gratuit, les consultations auprès de 25 praticiens coûtent pour la plupart 80 euros : kinésithérapie, thérapie conjugale, diététique... Les interventions au bloc reviennent plus cher, telle la dermopigmentation des aréoles pour finaliser la reconstruction mammaire (550 euros par sein).

Aide pour les patients démunis Manon Rouas avait ouvert la clinique de médecine esthétique Marignan dans la rue voisine, avec la même équipe. « Nous recevions de plus en plus de patients démunis, en chimio, radiothérapie ou hormonothérapie », explique l'entrepreneuse de 46 ans. Quelques autres structures existent,

comme la Maison RoseUp Paris (12^e) ou l'Institut Rafaël (15^e). « Mais nous centralisons encore davantage ces soins, dont la médecine réparatrice, afin qu'on n'ait pas à se débrouiller seul pour des rendez-vous dispersés à travers tout Paris. »

Si le terme Noé évoque l'arche de la Bible, symbole de renouveau, il est aussi l'anagramme de « néo », diminutif de néoplasme, qui désigne une tumeur. « Nous, médecins, nous focalisons sur l'intervention et moins sur les retentissements sur la vie intime, familiale ou professionnelle du malade, reconnaît Julien Seror, chirurgien cancérologue à la clinique Saint-Jean-de-Dieu (7^e). Ces déséquilibres peuvent être contrebalancés par ce genre de structures qu'il est important d'externaliser, à l'atmosphère chaleureuse pour sortir du pathos. » ●

MATHILDE GIARD

* 10, rue Villebois-Mareuil (17^e).
Tél. : 01 79 75 07 20. lamaisonnoe.fr